

Laudatio voor Professor Claire Blanche-Benveniste

Uitgesproken op 16 mei door Béatrice Lamiroy, promotor

Mijnheer de rector
Mijnheer de vice-rector
Mijnheer de onderwijsdirecteur
Waarde collega's
Dames en Heren

Het is een zeer groot genoegen Professor Claire Blanche-Benveniste aan U te mogen voorstellen, niet alleen omdat het mij toelaat haar uitzonderlijke wetenschappelijke verdiensten te verduidelijken, maar ook omdat ik in 8' zal proberen met een paar voorbeelden te laten zien wat een boeiende wetenschap taalkunde wel is.

En vous rendant hommage, Madame, l'Université de Leuven tient à saluer votre contribution à la linguistique moderne, française en particulier, qui sans vos recherches ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Vous êtes professeur émérite d'Aix-en-Provence mais aussi d'une des institutions les plus prestigieuses de France, l'École Pratique des Hautes Etudes à Paris. Vous avez reçu la Légion d'honneur. Résumer en quelques minutes vos mérites est une tâche bien difficile étant donné l'ampleur de vos travaux. Je me contenterai donc d'évoquer rapidement deux domaines qui montrent tous les deux votre capacité de battre en brèche des idées reçues, et votre ouverture fondamentale aux idées nouvelles, à celles qui font avancer la science.

Un premier domaine dans lequel vos recherches sont incontournables est, sans conteste, celui de la langue parlée. Après des siècles dédiés à la seule langue écrite, l'invention du magnétophone et de l'ordinateur ensuite allaient enfin permettre de transcrire l'oral et de fournir ainsi des données empiriques fiables. Or il faut bien rappeler que les premières descriptions de la langue parlée furent consacrées aux langues exotiques, amérindiennes notamment, qui précisément n'avaient pas de patrimoine écrit. Les grandes langues de culture tel le français, n'avaient jamais été examinées du point de vue de l'oral. C'est grâce à l'acharnement de chercheurs comme vous qu'on est venu à bout, petit à petit, des terribles préjugés à l'égard de la langue parlée, considérée comme populaire voire vulgaire, comme la langue des balbutiements et des eh..., bref comme la langue des phrases qui tombent en panne. Comme vous le dites si joliment, l'écrit c'est la langue du dimanche, l'oral celle de tous les jours. L'une est élaborée, policée et fait preuve de logique et de raisonnement. L'autre en revanche représente le mauvais français, celui qui est plein de fautes et d'ambiguïtés. C'est bien connu, l'oral confond là où l'écrit clarifie. En effet faut-il comprendre :

Il s'envole sans ailes ou sans elle ?

Je ne sais pas ce qu'il a pris ou ce qui l'a pris ou ce qu'il apprit

La petite chaussure de Cendrillon était-elle en verre, en vair, en vert ou en vers ?

C'est bien cette ambiguïté qui a fait parler dans beaucoup de langues notamment en néerlandais d' *een glazen schoentje*, alors qu'en fait la chaussure était *en vair*, c'est-à-dire en une sorte de velours.

Vous avez démonté un à un ces préjugés en affirmant que les tâtonnements, les inachèvements, les turbulences qui en général marquent l'oral sont loin d'être des déchets méprisables. Mais qu'ils contiennent au contraire des indications extrêmement précieuses sur les mécanismes très complexes de la production langagière. Si la phrase parlée est faite de bribes, d'hésitations et d'anacoluthes, c'est que la pensée procède elle-même par tâtonnements, qu'elle est elle-même saccadée et discontinuée. Alors que l'écrit est un produit fini qu'une plume, manuelle ou électronique, peut toujours censurer, l'oral laisse entrevoir toutes les étapes de sa propre confection. L'intérêt que cela représente du point de vue cognitif est évident : *language is a window on the mind* (Chomsky). Ainsi nos connaissances de la langue parlée peuvent contribuer à nos connaissances du langage tout court. En outre, vous êtes arrivée à la conclusion extraordinaire que l'oral, malgré ses apparences de langue perturbée, est bel et bien structuré et ne diffère donc guère de façon *essentielle* de l'écrit. Les perturbations de nos énoncés en effet ne sont pas aléatoires, elles sont souvent le résultat de ce qu'on appelle en pragmatique *information packaging*. Ainsi, elles ne se situent en général pas au début mais dans la partie centrale du récit et dans les conclusions, c'est-à-dire la partie informationnelle la plus importante, celle qui doit rester collée dans la mémoire de l'interlocuteur.

J'évoquerai rapidement une autre théorie que vous avez développée, encore une fois en prenant totalement le contre-pied des analyses en vigueur à l'époque. Il faut remonter un moment dans le temps : nous sommes en 1968, Karel Van den Eynde, professeur émérite de notre Université, travaille alors comme linguiste africaniste à Lovanium. Votre patron à Aix, le Professeur Stefanini fait un séjour au Zaïre comme professeur invité, et décide d'envoyer pour le deuxième semestre son assistante. C'est vous. Vous arrivez au Congo enceinte de 7 mois.

C'est là que vous faites la connaissance de Karel et que vous entamez l'esquisse du modèle qui deviendra votre thèse d'Etat, l'approche pronominale. De retour en Europe vous viendrez plusieurs fois à Leuven, Karel ira régulièrement à Aix, où, dit-on, vous aviez l'habitude de travailler jusque tard dans la nuit, après quoi Karel allait dormir dans sa petite tente qu'il avait plantée sur la montagne Sainte-Victoire.

Une des contraintes majeures auxquelles les langues sont soumises, quelles qu'elles soient, est celle de la valence verbale : dans n'importe quelle phrase simple, chaque verbe agit comme un despote et exige autour de lui un certain nombre de compléments pour construire un énoncé complet : *dormir* ne veut qu'un sujet, *manger* veut un sujet et un objet, *donner* veut un sujet, un objet direct et un objet indirect, etc. Chaque langue contient des dizaines de milliers de verbes et chaque verbe a sa propre valence. Votre hypothèse fondamentale est que pour étudier ce problème, il faut partir de la réalité la plus simple. Or quels sont les éléments les plus simples qui gravitent autour du verbe ? Ce sont les pronoms. Ce sont eux qui représentent le squelette syntaxique de la phrase, que les mots du lexique viendront habiller. Le nombre de pronoms étant fini, cette approche a l'avantage de faire l'économie des énumérations de la variation lexicale, qui elle, est infinie. Elle a d'autres avantages dont je ne mentionnerai qu'un seul : celui de mettre le doigt sur les fossiles linguistiques, puisqu'un élément fossilisé n'est plus proportionnel à un pronom. Ainsi l'on peut comparer la phrase (a) où l'objet *zijn muts* est proportionnel au pronom interrogatif *wat* à la phrase (b) où le mot *de kluts* ne correspond plus à rien, parce qu'il est idiomatique, figé ou fossilisé.

- (a) Hij is zijn muts kwijt Wat is hij kwijt ? Zijn muts
(b) Hij is de kluts kwijt * Wat is hij kwijt ? De kluts

Alors que pour la tradition, le *pro-nomen* est quelque chose qui s'utilise *pro aliquo nomine*, c'est-à-dire qui vient à la place et après le nom, pour vous le pronom est antérieur au nom. Vous n'avez donc pas hésité à inverser tout simplement la relation traditionnelle entre les deux, allant du pronom au lexique au lieu d'aller du lexique au pronom. Cette prise de position audacieuse est non seulement méthodologique, elle est conceptuelle également dans la mesure où vous rejoignez par-là le débat philosophique sur la façon dont la langue réfère au monde. Vous vous réclamez effectivement, et à juste titre, de Quine et de Pierce qui dit que « there is no reason for saying that *I, you, this* or *that* stand in place of nouns ; they indicate things in the directest possible way ». Un pronom comme *je* ne remplace en effet jamais un nom: en paraphrasant Rimbaud, on pourrait dire que *Je est toujours un autre*. Maintenant, hic et nunc, *je* est moi qui parle mais dans quelques minutes celui qui dira *je* sera Marc Vervenne, et dans quelques minutes encore, *je* sera sans doute Claire Blanche-Benveniste.

Le temps ne me permet pas d'évoquer les autres terrains de recherche que vous avez explorés avec le même succès, notamment celui de l'orthographe, que vous appelez le visage des mots, ou l'intercompréhensibilité des grandes langues romanes que vous revendiquez alors que l'heure est à l'anglais, ou encore votre dernier projet sur l'Encyclopédie Grammaticale du Français.

Dans un de vos ouvrages consacrés au français parlé vous citez Périclès, l'homme d'état et l'orateur athénien du 5^e siècle avant J-Chr, comme un des premiers à avoir renoncé à l'improvisation orale et à prononcer des discours écrits préparés d'avance. Il y a quelqu'un d'autre qui cite Périclès dans son travail, bien que dans un tout autre contexte. C'est Karl Popper dans *The open society and its enemies* paru en 1950 dont une version complète vient d'être rééditée récemment : d'après Popper, Périclès préconise une société ouverte, c'est-à-dire une société en faveur de la liberté d'esprit, de l'honnêteté et du changement, au détriment de sociétés fermées et conservatrices comme celle de Sparte. Toute comparaison cloche, mais je pense qu'on n'exagère pas en disant que comme Périclès a fait souffler un vent nouveau sur Athènes, vous avez fait souffler un vent nouveau sur la linguistique, française en particulier.

Pour terminer, je voudrais citer les mots d'un grand chercheur comme vous, d'une part parce qu'ils renvoient au symbole de notre Université qui est la Sedes Sapientiae et d'autre part parce qu'ils expriment une certaine modestie, qui est aussi la vôtre. Ce sont les mots de Roland Barthes prononcés au moment de sa leçon inaugurale au Collège de France : « Sapientia : nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse, et le plus de saveur possible ».

Om al deze redenen, Mijnheer de rector, verzoek ik u, op voordracht van de Academische Raad, het eredocoraat van de Katholieke Universiteit Leuven te willen verlenen aan Professor Doctor Claire Blanche-Benveniste.